Anabases

Traditions et réceptions de l'Antiquité

3 | 2006

Varia

À propos d'un frontispice : la science grecque dans l'Angleterre du XVI^e siècle

Germaine Aujac

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/anabases/2686>

DOI : 10.4000/anabases.2686

ISSN : 2256-9421

Éditeur

E.R.A.S.M.E.

Édition imprimée

Date de publication : 1 mars 2006

Pagination : 27-54

ISSN : 1774-4296

Référence électronique

Germaine Aujac, « À propos d'un frontispice : la science grecque dans l'Angleterre du XVI^e siècle », *Anabases* [En ligne], 3 | 2006, mis en ligne le 01 janvier 2012, consulté le 20 octobre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/anabases/2686> ; DOI : 10.4000/anabases.2686

À propos d'un frontispice : la science grecque dans l'Angleterre du XVI^e siècle

GERMAINE AUJAC

ON POUVAIT ÊTRE ÉTONNÉ, comme je l'ai moi-même été, achetant il y a quelques années les *Fifty Songs* de John Dowland ¹, de voir que, sur le frontispice de l'édition originale de *The First Booke of Songes or Ayres... composed by John Dowland* publiée à Londres par Peter Short en 1597 (que reproduisait en couverture l'édition moderne), étaient représentés non seulement les allégories du *quadrivium* classique, arithmétique, géométrie, astronomie, musique, mais aussi six astronomes et géographes grecs, nommément cités, soit Hipparque, Aratos, Ptolémée, Marin, Strabon, Polybe, tous auteurs que l'on ne s'attend guère à trouver illustrant un musicien élisabéthain, fût-il très réputé.

L'étonnement est moindre quand on s'aperçoit que ce frontispice avait été utilisé pour la première fois, quelque quarante ans plus tôt, par un autre imprimeur londonien, John Day ², qui en 1559, au lendemain de l'avènement d'Élisabeth I, annonçait ainsi l'ouvrage de William Cuningham, *The cosmographical glasse conteyning the pleasant*

¹ John Dowland, *Fifty songs*, selected and edited by Edmund H. FELLOWES with revisions by David SCOTT, Book I, London, Stainer and Bell, 1995 (1925, 1971).

² John Day (1522-1584), un ardent partisan de la réforme religieuse (il avait pour devise : « Arise for it is day », avec le jeu de mots sur son nom), eut quelques déboires durant la période de « ténèbres » du règne de Mary I ; il retrouva le succès avec le règne d'Élisabeth, publiant en 1563, de John Foxe, prêcheur puritain, *The Acts and Monuments* qui décrivaient les sévices subis par les protestants durant le règne de Mary Tudor ; le frontispice de ce livre était particulièrement remarquable. Cf. E. HODNETT, *Image and text. Studies in the illustration of English Literature*, London, Scholar Press, 1982, p. 27 sqq. et E.L. EISENSTEIN, *La révolution de l'imprimé, à l'aube de l'ère moderne*, Paris, Hachette littératures, 2003, p. 212 sqq. Sur la *bloody Mary*, cf. D.M. LOADES, *Mary Tudor, a life*, Cambridge (Mass.), Blackwell, 1992.

principles of cosmographie, geographie, hydrographie or navigation, dédié à Robert Dudley³ (fig. 1). Un tel titre justifiait le choix des astronomes et géographes grecs pour allécher le lecteur et l'inciter à l'étude du *cosmos*, ciel mais surtout terre, en un moment où l'espace connu s'agrandissait singulièrement.

La cosmographie en effet, depuis que son traducteur Jacopo Angelo⁴ avait donné ce titre à la *Géographie* de Ptolémée, était très orientée vers l'étude de la terre, qui ne pouvait se concevoir sans l'étude du ciel. Dans la première moitié du XVI^e siècle, les traités de « cosmographie » se multiplièrent : les deux livres de géographie les plus populaires furent le *Cosmographicus liber* de Peter Apian, publié à Landshut en 1524 (dont une copie élargie, éditée par Gemma Frisius, parut sous le titre *Cosmographia* à Anvers en 1533 et fut traduite en plusieurs langues) et la *Cosmographia* de Sébastien Munster⁵, parue à Bâle en 1545, révisée et étendue dans l'édition de 1550, qui eut de nombreuses rééditions jusqu'au milieu du XVII^e siècle. L'accent était mis par Apian sur l'astronomie et la géographie mathématique, par Munster sur la topographie et l'histoire, tous thèmes que W. Cunningham voulait mettre à la portée de tous en substituant l'anglais au latin. Mais on ne saurait oublier, en France, Oronce Finé⁶ qui publiait à Paris en 1530 le *De cosmographia sive mundi sphaera libri V*, réédité en 1542 par Simon de Colines sous le titre, à peine différent, de *De mundi sphaera sive Cosmographia, primave Astronomiae parte, libri V*.

Avant d'être utilisé par l'imprimeur Peter Short⁷ pour illustrer, en 1597, divers recueils des musiciens John Dowland et Thomas Morley, ce frontispice à la gloire de la science grecque servit trois fois au moins à John Day. En 1560 et 1564 il annonçait un

³ Robert Dudley (1531-1588), comte de Leicester, était un ami d'enfance et devint un favori d'Élisabeth, montée sur le trône en 1558. Sur les illustrations du livre de Cunningham, cf. S.K. HENINGER, *The cosmographical glass, Renaissance diagrams of the universe*, San Marino, Huntington Library, 1977.

⁴ C'est vers 1410 que Jacopo Angelo le florentin termina sa traduction de la *Géographie* de Ptolémée, que popularisèrent de nombreux manuscrits et, dès la fin du siècle, plusieurs éditions, dont celle d'Ulm (1482-1486).

⁵ Sébastien Munster (1489-1552), professeur d'hébreu à Bâle, était un cartographe réputé. En 1544, Peter Apian (1495-1559), astronome et cosmographe à Ingolstadt, envoyait à Henri VIII l'une des seize ou dix-sept copies somptueuses de son *Astronomicum Caesareum*, rédigé, illustré et imprimé pour l'empereur Charles Quint. Gemma Frisius (1508-1555), savant frison qui enseignait les mathématiques à Louvain, proposa la méthode qui allait être universellement adoptée pour les travaux géodésiques : la triangulation.

⁶ Oronce Finé (1494-1555), natif de Briançon en Dauphiné, fut en 1531 le premier Professeur Royal de mathématiques à Paris. Il publia des *Commentaires* sur Euclide et divers traités de cosmographie. Le *De cosmographia* (Paris, 1530) faisait partie de la *Protomathesis*, publiée à Paris en 1532 par G. Morthius et J. Pierre.

⁷ Peter Short fut actif comme imprimeur à Londres entre 1589 et 1603.

Fig. 1 : Frontispice de *The cosmographical glasse*, de W. Cuninghame, London, J. Day, 1559

traité, *The poimander of prayer*, de Thomas Becon ⁸, professeur de théologie et fervent défenseur de la Réforme, puis ses œuvres complètes. En 1570, il illustre, avec un peu plus de pertinence, la première traduction en anglais des *Éléments* d'Euclide, précédée d'une importante préface de John Dee ⁹ soulignant le grand intérêt des mathématiques, même dans la vie courante ¹⁰.

I. Les frontispices à personnages

L'originalité de ce frontispice à teneur cosmographique n'était pas tant d'avoir représenté des personnages illustres de l'Antiquité, mais d'avoir choisi uniquement des savants grecs, astronomes ou géographes. À Bâle, à Strasbourg, mais aussi à Paris ou à Lyon, les imprimeurs n'hésitaient pas à engager des artistes chevronnés pour dessiner et graver des pages de titre ou des illustrations afin de rendre plus attractifs les livres qu'ils publiaient ¹¹.

a) Les frontispices dûs à Hans Holbein le Jeune (1497-1543)

C'est en effet pour trouver plus facilement du travail auprès des imprimeurs que les frères Holbein quittèrent Augsbourg pour Bâle en 1514. Le plus jeune, Hans, s'y lia d'amitié avec Érasme, pour lequel il dessina le frontispice des *Adages*, publiés par J. Froben en 1515 ¹². Il y représentait vingt écrivains grecs et romains, et, à leur tête, le roi Salomon. Dans la bande supérieure, en effet, le roi, portant couronne et sceptre, était encadré par Homère et Hésiode, jouant de la lyre et tournés vers ce symbole de la

⁸ Sur Thomas Becon (1512-1567), cf. D.S. BAILEY, *Thomas Becon and the reformation of the Church in England*, Edinburgh-London, Oliver and Boyd, 1952.

⁹ John Dee (1527-1608), après des études à Cambridge, avait visité Louvain et Paris ; il s'était ainsi lié d'amitié avec Gemma Frisius, Gérard Mercator et Oronce Finé. Il œuvra grandement pour le renouveau en Angleterre des études classiques.

¹⁰ Pour l'intérêt porté aux sciences en Angleterre, cf. par exemple F.R. JOHNSON, *Astronomical thought in Renaissance England, a study of the English scientific writings from 1500 to 1645*, Baltimore, J. Hopkins, 1937 ; E.G.R. TAYLOR, *The mathematical practitioners of Tudor and Stuart England*, Cambridge, University Press, 1954 ou encore A. Mc LEAN, *Humanism and the rise of science in Tudor England*, London, Heinemann, 1972, et H. KEARNEY, *Scholars and gentlemen. Universities and society in pre-industrial Britain, 1500-1700*, London, Faber and Faber, 1970.

¹¹ Cf. D. BLAND, *A History of book illustration, the illuminated manuscript and the printed book*, London, Faber and Faber, 1958.

¹² Jean Froben (1460-1527), imprimeur actif d'abord à Nuremberg, puis surtout à Bâle, fut l'ami d'Érasme, dont il publia beaucoup d'œuvres ; il fit souvent travailler le peintre et graveur Hans Holbein. Son fils Jérôme lui succéda. Le frontispice des *Adages* (édition de 1515 : fig. 2) est reproduit dans J.C. MARGOLIN, *Érasme par lui-même*, Paris, Seuil, 1965, p. 24.

Fig. 2 : Frontispice des *Adages* d'Érasme, dessiné par H. Holbein, Bâle, J. Froben, 1515

sagesse ; dans la bande suivante, étaient figurés, groupés deux par deux et conversant entre eux, Aristide et Démosthène, Platon et Aristote, Euripide et Aristophane ; sur le montant gauche, se succédaient, de haut en bas, Plutarque et Lucien, Cicéron et Quintilien, Pline et Aulu-Gelle ; le montant de droite présentait, symétriquement, Théocrite et Pindare, Virgile et Horace, Tite-Live et Salluste. Les grecs étaient douze, les latins huit, ce qui traduisait probablement la ferme intention d'Érasme de remettre en honneur la langue et la culture grecques. Ce frontispice fut réutilisé tel quel par Froben en 1517 pour les *Lectio-num antiquarum libri XVI* de Ludovico Ricchieri ¹³, philosophe platonicien, qui avait composé une sorte d'encyclopédie grecque et latine, recouvrant les sujets les plus variés.

En 1520, Holbein grava pour une nouvelle édition des *Adages* d'Érasme, procurée par Froben à Bâle, un frontispice plus ample, sur le même thème ; le roi Salomon, dans la bande du haut, était cette fois encadré par Aristote et Platon à gauche, Socrate et Pythagore à droite ; sur les montants, se succédaient, deux par deux, de haut en bas, Homère et Hésiode, Euripide et Aristophane, Théocrite et Pindare, Virgile et Horace, Ovide et Lucrèce à gauche ; tandis qu'à droite figuraient, symétriquement, Aristide et Démosthène, Lucien et Plutarque, Cicéron et Quintilien, Pline et Aulu-Gelle, Tite-Live et Salluste. Sur le socle, étaient représentées, dans un gracieux désordre, les neuf Muses : Calliope tient une couronne qu'elle s'apprête à déposer sur la tête d'Homère, agenouillé devant les ondes d'un fleuve tombant dans un bassin. Dans l'évocation des grands anciens, on remarque la substitution des philosophes aux poètes, près du roi Salomon, avec la présence de Socrate et de Pythagore, oubliés dans le précédent frontispice. Sur le montant de gauche, figurent seulement des poètes, Ovide et Lucrèce étant ajoutés à la liste primitive ; le montant de droite est réservé aux prosateurs, orateurs ou historiens. Ces vingt-quatre célébrités, comme les vingt du frontispice précédent, groupées elles aussi autour du roi Salomon, le sage par excellence, montrent également une légère prédominance de l'élément grec. Ce frontispice fut utilisé trois ans plus tard par Curio à Bâle pour annoncer la *Géographie* de Strabon (fig. 3), traduite par Conrad Heresbach ¹⁴ d'après le texte grec, et ce, bien que le géographe n'ait pas figuré dans la liste des auteurs représentés. Les remplois, pertinents ou non, étaient fréquents à l'époque ¹⁵.

¹³ Originaire de Rovigo près de Venise (d'où son surnom de Rhodiginus), Ricchieri (1469-1525) passa plusieurs années en France ; François I^{er} lui donna en 1515 une chaire à Milan. Ses *Lectiones* parurent à Venise en 1516, puis l'année suivante à Paris et à Bâle. Elles sont citées par G. Tory dans son *Champfleury*, paru en 1529.

¹⁴ Conrad Heresbach (1496-1578) était un ami d'Érasme ; celui-ci lui écrivait en 1522 pour raconter son voyage fait avec Beatus Rhenanus vers Constance. La traduction d'Heresbach se voulait plus fidèle que celle de Guarino de Vérone et Grégoire Tifernas, qui, dédiée au pape Paul II, avait été publiée à Rome en 1469.

¹⁵ Ce frontispice des 24 auteurs grecs et latins autour du roi Salomon, dessiné par Holbein et gravé par Jacob Faber, fut utilisé entre autres pour les *Commentarii linguae latinae* d'Étienne Dolet (Lyon, Sébastien Gryphe, t. 1, 1536).

Fig. 3 : Frontispice de la *Géographie* de Strabon, dessiné par H. Holbein, Bâle, Curio, 1523

En 1526, sur la recommandation d'Érasme, Holbein se rendit en Angleterre, où il fut reçu par Thomas More ; outre un dessin représentant la famille de cet illustre humaniste, il fit le portrait de l'astronome Nicolas Kratzer ¹⁶, en train de fabriquer des instruments de mesure. Après un nouveau séjour à Bâle, Holbein s'installa définitivement en Angleterre en 1532, devenant le peintre du roi. Mort à Londres en 1543, ce peintre et graveur de génie a sans nul doute exercé une influence durable sur les artistes anglais.

b) Les frontispices de Simon de Colines

À Paris, l'imprimeur Simon de Colines ¹⁷ rivalisait avec ses confrères allemands, anglais ou italiens pour obtenir les plus beaux caractères et les plus belles éditions. À la tête, dès 1520, de l'imprimerie qu'avait fondée, venu d'Allemagne, Jean Hygman, Simon de Colines décida de constituer des séries qui se reconnaîtraient aisément à des signes distinctifs.

Pour la série scientifique, il avait choisi un bel encadrement à entrelacs ¹⁸, avec les armes de France et huit cartouches, dans lesquels étaient représentés, à gauche, l'astronomie, la musique, la géométrie, l'arithmétique, les disciplines du célèbre *quadrivium*, et, en face, leurs plus illustres défenseurs, Ptolémée, Orphée, Euclide, al Kwärizmi ¹⁹. Le choix était éclectique, mais favorisait encore les savants grecs.

Il en était de même pour l'édition de Galien, publiée par Simon de Colines en 1531 (fig. 4). Si le bandeau supérieur du frontispice est occupé, au centre, par la guérison du lépreux par le Christ, et sur les côtés par les Saints Cosme et Damien, considérés depuis le IV^e siècle comme des médecins soignant les malades gratuitement, les montants présentent Hippocrate, Paul d'Égine, Asclépiade à gauche, Galien, Oribase, Dioscoride à droite. Sur le socle, on voit pratiquer une leçon d'anatomie autour d'un cadavre.

Pour le commentaire *In sex priores libros Euclidis* d'Oronce Finé, publié en 1536 et dédié à François I^{er}, Simon de Colines adopta un nouvel encadrement gravé sur bois, beaucoup plus gracieux, dessiné par Oronce Finé lui-même, avec la fleur de lys couron-

¹⁶ Nicolas Kratzer (c. 1486-1555), originaire de Munich, était passé au service d'Henri VIII : Holbein en fit le portrait en 1528, lors de son premier séjour en Angleterre.

¹⁷ Simon de Colines, probablement champenois, fut actif de 1520 à 1546 à Paris comme libraire juré, imprimeur et graveur. Cf. Fred SCHREIBER, *Simon de Colines : an annotated catalogue of 230 examples of his press, 1520-1546*, Provo (Utah), Friends of the Brigham Young university library, 1995 ou encore P. RENOARD, *Bibliographie des éditions de Simon de Colines*, Paris, 1894 (Fac. sim., Nieuwkoop, B. de Graaf, 1962).

¹⁸ Il l'a utilisé entre autres pour le *De proportionibus libri duo*, publié en 1528, de Jean Fernel (1497-1558), médecin du roi Henri II (fig. 5).

¹⁹ Cette sélection, qui illustre les disciplines du *quadrivium*, inclut un auteur arabe, le mathématicien du IX^e siècle, al-Kwärizmi, inventeur de l'algorithme.

Fig. 4 : Frontispice de l'*Anatomie* de Cl. Galien,
Paris, S. de Colines, 1531.

Fig. 5 : Frontispice du *De Proportionibus* de Jean Fernel,
Paris, S. de Colines, 1528.

née et les quatre allégories du *quadrivium*, munies de leurs attributs. En haut, à gauche, la Géométrie tient le compas d'une main, l'équerre de l'autre ; à droite, l'Astronomie observe une sphère armillaire. En bas l'Arithmétique lit une série de chiffres sur un livre ouvert tandis que la Musique joue, sur son luth, la mélodie inscrite sur la partition. Le même encadrement a servi pour la publication du *De Mundi Sphaera* ²⁰ en 1542 (fig. 6). Oronce Finé a joui très vite d'une grande popularité en Angleterre ²¹ ; John Dee était à la fois son ami et son admirateur.

c) Le frontispice de John Day

Le frontispice qui annonce le *Cosmographical glasse* semble avoir été exécuté spécialement pour inviter à la lecture du manuel élémentaire que venait de rédiger W. Cuningham, un médecin de vingt-huit ans né à Norwich. Après des études à Cambridge et Heidelberg, il pratiqua la médecine à Londres ²². Comme beaucoup de ses contemporains, il avait l'esprit très ouvert et montrait un grand intérêt pour l'astronomie (et l'astrologie), la géographie, et la navigation : c'était l'époque des grandes découvertes, mais aussi de la révolution copernicienne, qui mit du temps à conquérir les esprits. Son portrait, au début du livre, le montre la main sur un globe terrestre, avec le traité du médecin grec Dioscoride ouvert devant lui ; tout autour du médaillon le représentant court la devise, libellée en grec : « C'est un grand bonheur que de n'avoir de haine pour personne ».

Le frontispice (260 x 173) se présente comme un vaste portique surmonté d'un arc en plein cintre, ou mieux comme un arc de triomphe introduisant au texte ²³ ; au centre un rectangle blanc, plus haut que large, contient le titre de l'ouvrage et le nom

²⁰ Une nouvelle édition du *De mundi sphaera* fut publiée à Paris en 1551 chez Vascosan ; Oronce Finé en dédia l'exemplaire latin à Édouard VI, le très jeune roi d'Angleterre, dont l'ambassadeur anglais en France, John Mason, lui avait vanté les solides connaissances en langues anciennes. Cf. J. LOACH, *Edward VI*, New Haven and London, Yale Univ. Pr., 1999.

²¹ Cf. S.K. HENINGER, Jr, "Oronce Finé and english textbooks for the mathematical sciences", dans *Studies in the continental background of Renaissance english literature*, D.B.J. RANDALL and G. W. WILLIAMS eds, Durham, N.C., Duke university press, 1977, p. 171-185.

²² Certaines biographies anciennes en font un médecin, un astrologue et un graveur. Il aurait composé également des *Commentaires à Hippocrate* (en latin) ce qui n'a rien d'in vraisemblable, mais dont il semble qu'il ne soit resté aucune trace.

²³ Le frontispice de la *Protomathesis* d'Oronce Finé (Paris, 1532 : fig. 7) présentait un arc de triomphe : dans la demi-lune, était représenté Hercule terrassant l'hydre ; dans les écoinçons, on voyait des dauphins couronnés (Oronce Finé, dauphinois, se plaisait à jouer sur le nom de son pays d'origine). Sur les frontispices utilisés en Angleterre, cf. R.B. McKERROW and F.S. FERGUSON, *Title-page borders used in England and Scotland, 1485-1640*, London, Oxford Univ. Press, 1932.

Fig. 6 : Frontispice du *De Mundi Sphaera* d'Oronce Finé, dessiné par l'auteur, Paris, S. de Colines, 1542.

Fig. 7 : Frontispice de la *Protomathesis* d'Oronce Finé, dessiné par l'auteur, Paris, G. Morthius et J. Pierre, 1532.

de l'imprimeur ainsi que la date d'exécution ; au dessous, un rectangle plus petit mais plus large présente un court poème de six vers, soulignant l'intérêt de cette description de la terre, du ciel et des mers ²⁴. Ces rectangles blancs étaient destinés à recevoir les éléments mobiles, titre de l'ouvrage, nom de l'auteur, coordonnées de l'imprimeur, alors que le cadre lui-même, gravé sur bois, pouvait servir tel quel un certain nombre de fois.

Au centre du socle, trône sur un nuage Mercure, coiffé du chapeau ailé, tenant le caducée de la main droite, la main gauche étendue ; c'est le dieu de l'éloquence, du savoir, mais aussi du commerce ; il est surmonté de son symbole astrologique, et encadré à droite par les Gémeaux qui s'embrassent, à gauche, par la Vierge tenant de sa main droite une luxuriante palme : eux aussi sont désignés par leurs symboles. Ptolémée, dans la *Tétrabible* (I,17), attribuait d'ailleurs ces deux signes de zodiaque à la planète Mercure (Hermès), qui y avait sa maison.

Le reste du socle est occupé par les quatre allégories classiques figurant les disciplines du *quadrivium* : en bas, à gauche, l'Arithmétique tient une tablette remplie de chiffres ; au-dessus, la Géométrie utilise les instruments qui la caractérisent, règle, équerre, compas ; en bas à droite, la Musique joue du luth, une partition déployée devant elle ; au-dessus, l'Astronomie observe une sphère armillaire qu'elle tient d'une main et qu'elle fait tourner de l'autre.

Sur les montants, sont représentés astronomes et géographes, avec leurs attributs. À gauche et de bas en haut, on voit Hipparque, un sextant à la main, faisant des observations sur le soleil ; au-dessus, figure Aratos le poète, une main sur un quadrant géométrique posé sur ses genoux, l'autre tendue vers le centre de ce qu'on pourrait appeler le linteau. À droite, et de bas en haut, on trouve Polybe qui scrute avec une équerre d'arpenteur le ciel où passe une comète chevelue, puis Strabon qui dessine une carte de l'Angleterre ²⁵. Le centre du linteau est occupé par un globe terrestre, sphère oblique, avec les méridiens, les parallèles et le cercle de l'horizon : on y voit l'Europe, l'Asie et l'Afrique, soit les trois continents connus dans l'Antiquité, mais l'Afrique s'étend au sud, bien au-delà du tropique du Capricorne, contrairement à ce que croyaient les Anciens. Ptolémée à gauche, couronne sur la tête ²⁶, pose une main sur le méridien gradué du globe terrestre tandis que l'autre main est tendue vers le ciel ; à droite Marin est écartelé entre la carte tenue par Strabon et le globe central sur lequel

²⁴ Pour la traduction anglaise des *Éléments* (1570), le rectangle inférieur annonce la préface de John Dee, le nom de l'imprimeur étant rejeté en bas, hors du frontispice.

²⁵ La première carte imprimée de l'Angleterre l'avait été par Sébastien Munster, dit le « Strabon Germain », dans son édition de *Ptolémée* (Bâle, 1540). Mais l'astronome muniçois N. Kratzer, entré au service d'Henri VIII, avait déjà eu le projet d'en dessiner une, trouvant la *Géographie* de Ptolémée insuffisante sur ce point.

²⁶ Certains copistes et enlumineurs de manuscrits confondaient l'astronome et son homonyme le roi d'Égypte, d'où la couronne attribuée souvent à Ptolémée.

il fait des mesures avec un compas. Au dessous du globe terrestre on peut lire, dans une banderole, la devise *virescit vulnere veritas* (« sa blessure fortifie la vérité »)

Dans l'arc supérieur, le Temps, personnage ailé à l'arrière-train de satyre, brandit une faux ; précédé par un enfant, il entraîne un adulte que suit un vieillard barbu, appuyé sur sa canne. À l'extérieur du cadre, dans l'angle formé par le linteau et l'arc en plein-cintre, est représenté à gauche un roi assis, la tête auréolée de rayons, avec un enfant également auréolé de rayons ; il tient à la main un support pour le soleil ; à ses pieds est couché un lion. Symétriquement, à droite, un homme et une femme nus, la tête auréolée, s'enlacent à la lumière de la lune montante, dont la femme tient le support d'une main tandis que l'autre caresse un animal à carapace, pourvu de deux redoutables aiguillons : serait-ce un scorpion ? Ptolémée dans la *Tétrabible* (IV,4) déclarait que « si la lune s'éloigne de la conjonction, elle produit, dans la Vierge et le Scorpion, des magiciens, des astrologues, des prophètes, des devins ». L'astrologie, on le sait, était très en vogue en ce milieu du XVI^e siècle ²⁷, mais il s'y mêlait beaucoup de fantaisie.

L'extrême complexité de ce frontispice se complique encore du fait qu'il n'est pas signé explicitement. On peut voir seulement des initiales, I B et F, en bas, à gauche du tableau, ce qui laisserait supposer une collaboration entre deux artistes, ou une intervention du second sur un modèle dessiné par le premier. On a proposé, sans grande conviction, de voir dans I B les initiales d'un certain John Bettes, né à Londres, élève de Holbein, et actif comme peintre et graveur entre 1530 et 1580.

II. La culture grecque en Angleterre au XVI^e siècle

Le plus étonnant, sans doute, c'est de voir réunis sur un même frontispice des savants grecs dont certains ne sont guère connus que par la tradition indirecte.

D'Hipparque (c. 190-120) par exemple, que l'on salue volontiers du titre de « plus grand astronome de l'Antiquité », il ne subsiste qu'un *Commentaire aux Phénomènes d'Eudoxe et d'Aratos*, une œuvre mineure, qui critique la description de la sphère céleste (cercles fondamentaux et constellations diverses) donnée par Eudoxe de Cnide ²⁸ et mise en vers près d'un siècle plus tard par Aratos de Soles. Ce poème, intitulé *Les Phénomènes* comme le traité (aujourd'hui perdu) d'Eudoxe de Cnide dont il s'inspire, a

²⁷ John Dee fut même jeté en prison, accusé d'avoir montré à Élisabeth l'horoscope de sa sœur Mary, alors sur le trône, mais destinée à une mort prochaine.

²⁸ Eudoxe de Cnide (c. 408-355), célèbre pour avoir tenté d'expliquer le mouvement apparemment irrégulier des planètes par une hypothèse de sphères homocentriques, avait aussi étudié les principales caractéristiques de la sphère céleste dans deux traités, l'un appelé *Miroir*, l'autre *Les Phénomènes*, et construit une sphère solide à constellations, sphère que décrit Aratos de Soles (c. 315-240) dans son poème. Cf. Aratos, *Phénomènes*, éd. et trad. J. MARTIN, Paris, CUF, 1998.

joui d'un énorme succès pendant des siècles ; plusieurs fois traduit en latin dès l'Antiquité, par Cicéron, Germanicus et Aviénus, il fut très souvent cité par historiens ou géographes.

Ce qui a valu à Hipparque la gloire dont il a joui auprès de la postérité, c'est ce qu'en dit Ptolémée (actif entre 121 et 141) dans sa *Syntaxe mathématique*, plus connue sous le nom dérivé de l'arabe d'*Almageste* ; sa découverte de la précession des équinoxes, mise en œuvre par Ptolémée, son catalogue d'étoiles, repris et systématisé par Ptolémée, et tant d'autres observations transmises par le même Ptolémée, ont définitivement placé Hipparque ²⁹ au panthéon des astronomes.

C'est également à Ptolémée que Marin de Tyr doit sa survie : les rectifications qu'il apportait à la carte d'Ératosthène, publiées sous le titre de *Révision de la carte géographique* ³⁰, paraissaient incohérentes à Ptolémée qui n'a pas manqué de les critiquer en détail dans sa *Géographie*, appelée souvent *Cosmographie* d'après le titre donné au début du ^{xv}^e siècle par le traducteur Jacopo Angelo.

Ainsi seuls les traités de Ptolémée, les *Phénomènes* d'Aratos, la *Géographie* de Strabon ont été transmis presque en totalité ; de l'*Histoire* de Polybe, il ne restait qu'une assez faible partie. Les auteurs présentés dans le frontispice étaient-ils facilement, directement ou indirectement, accessibles au public anglais, en ce milieu du ^{xvi}^e siècle ? Pour connaître ce globe terrestre, qui occupe une position centrale sur le frontispice, les œuvres de Ptolémée étaient indispensables, aussi bien l'*Almageste*, dont le livre II était tout entier consacré à son étude mathématique, que la *Géographie*, dont l'objectif était d'en traduire graphiquement la partie connue. Or les éditions *princeps* de ces deux volumes avaient été procurées, ou favorisées, par deux savants humanistes, très liés à l'Angleterre, Érasme de Rotterdam pour la *Géographie*, Simon Grynaeus pour l'*Almageste*.

a) Érasme, un des instigateurs, avec Thomas More, du retour au grec

Déjà dans la seconde moitié du ^{xv}^e siècle, s'était manifesté en Angleterre le désir de restaurer les études grecques ³¹. Beaucoup de jeunes gens étaient allés se former en

²⁹ Hipparque est aussi l'auteur d'un *Contre Ératosthène*, fréquemment cité par Strabon, où il critiquait la *Géographie* de son illustre prédécesseur ; il y établissait un tableau des *climats* (ou latitudes). Critiques et tableau des *climats* (de degré en degré depuis l'équateur jusqu'au pôle) nous ont été partiellement transmis par Strabon, dans sa *Géographie*, notamment dans les *Prolégomènes* (livres I et II, et, pour le tableau des *climats*, en II,5,34-43).

³⁰ Cf. Ptolémée, *Géographie* I,6,1. Ces rectifications de Marin, trop fragmentaires, furent supplantées par le grand ouvrage de Ptolémée et se sont rapidement perdues.

³¹ Cf. R. WEISS, *Humanism in England during the fifteenth century*, Oxford, Blackwell, 1957, et aussi P. MARI, *Humanisme et Renaissance*, Paris, Ellipses, 2000.

Italie, à Ferrare auprès de Guarino de Vérone ³², ou bien à Padoue dont l'école de médecine brillait d'un vif éclat, ou encore à Florence où les études platoniciennes étaient à l'honneur sous l'impulsion de Marsile Ficin (1433-1499). Ils y apprenaient le grec, achetaient des manuscrits ou des livres grecs, passaient par Paris ou Louvain où régnait une belle effervescence intellectuelle, et revenaient en Angleterre avec la ferme intention d'y répandre le goût du grec. L'on voyageait beaucoup en ce temps-là, et des relations cordiales s'établissaient ainsi entre gens cultivés, sans distinction de nationalités. Les persécutions religieuses ³³, ici ou là, contribuaient à ces déplacements qui favorisaient l'échange des idées et des savoirs. La perméabilité des cultures était dans l'air du temps.

Érasme ³⁴, venu en Angleterre pour la première fois en 1499 comme précepteur du fils de Lord Mountjoye, y fit la connaissance de Thomas More ³⁵ dont il devint le fidèle ami. Émerveillé par l'atmosphère qui régnait dans les milieux cultivés, il n'hésita pas à écrire à l'un de ses correspondants ³⁶ : « J'ai trouvé ici le climat le plus agréable et le plus salubre ; une telle humanité, une telle érudition, non point banale et commune, mais distinguée, précise, antique, latine et grecque, à tel point que sans mon envie de voir l'Italie, je n'aurais pas grand chose à regretter. Lorsque j'écoute mon cher Colet ³⁷,

³² C'est un anglais John Free, ancien étudiant d'Oxford, qui prononça l'oraison funèbre de Guarino de Vérone (1370-1460) ; il était venu en Italie vers 1425-1429, avec d'autres étudiants d'Oxford, Tiptoft, William Grey, John Gunthorpe, qui tous fréquentèrent l'école de Guarino. Ce dernier avait été l'élève de Manuel Chrysoloras (c. 1350-1415), originaire de Constantinople, qui s'était installé à Florence pour y enseigner la langue grecque.

³³ Après la rupture avec Rome, la doctrine luthérienne se répandit rapidement, entraînant des réactions dans les milieux catholiques traditionnels.

³⁴ Didier Érasme (1467-1536), né à Rotterdam, mort à Bâle, fréquenta les centres intellectuels les plus actifs, Paris, Louvain, Venise, Bâle, Fribourg en Brisgau ; il fit plusieurs séjours en Angleterre et s'y fit de nombreux amis, dont Thomas More. Cf. L.E. HALKIN, *Érasme parmi nous*, Paris, Fayard, 1987 et J.C. MARGOLIN, *Érasme par lui-même*, Paris, Le Seuil, 1965.

³⁵ Thomas More (1477-1535), qui fut conseiller intime d'Henri VIII et chancelier du royaume, avait fait ses humanités à Oxford (1492-1494) où il s'était initié au grec. Auteur d'une *Utopie* (1516) dont l'édition de 1518 (Bâle, Froben) fut illustrée par les frères Holbein, il a grandement contribué au rayonnement intellectuel de son pays. Il est mort décapité pour avoir refusé de reconnaître Henri VIII comme chef suprême de l'Église d'Angleterre.

³⁶ Cf. Érasme, *Correspondance*, lettre citée dans *Les Mémoires de l'Europe* (J.P. VIVET éd.), II, *Le renouveau européen*, 1453-1600, Paris, Robert Laffont, 1971, p. 231.

³⁷ John Colet (1466-1519), après avoir été étudiant à Oxford, alla passer trois ans (1493-1496) en Italie où il fit la connaissance de Marsile Ficin, Pic de la Mirandole, Savonarole. Après avoir enseigné le grec et la théologie à Oxford, il fut nommé en 1505 doyen de Saint Paul, restant fidèle à la foi catholique. Hans Holbein en dessina un portrait, conservé dans la Royal Library, au château de Windsor.

il me semble entendre Platon lui-même. Qui n'admirerait en Grocyn³⁸ le cycle accompli des sciences ? Qu'y a-t-il de plus pénétrant, de plus raffiné que le jugement de Linacre³⁹ ? La nature a-t-elle jamais rien produit de plus souple, de plus doux, de plus heureux que le génie de Thomas More ? » Érasme apprend le grec, se rend à Paris et Louvain, et passe dix mois à Venise comme correcteur chez le fameux imprimeur Alde Manuce. En 1509, à l'avènement d'Henri VIII, il rejoint l'Angleterre⁴⁰, plein d'espoir, écrivant en chemin l'*Éloge de la Folie* (*Moria* en grec), qu'il termine chez Thomas More à qui il le dédie⁴¹. De 1511 à 1514, il professe à Cambridge le grec⁴² et la théologie. Il est à Bâle en 1514, se liant d'amitié avec l'imprimeur Froben et le peintre Hans Holbein. Il revient en Angleterre entre 1515 et 1516 pour un dernier séjour. C'est à lui que l'on doit (ou c'est lui qui a favorisé) l'édition *princeps*⁴³ de la *Cosmographie* de Ptolémée (Bâle, Froben, 1533).

38 William Grocyn (1442-1519) avait été étudiant puis professeur à Oxford avant de partir en 1488 pour Florence où il étudia le grec sous Politien et Chalcondylas ; de retour à Oxford, ses conférences publiques, qui exaltaient la culture grecque, furent très appréciées d'un public enthousiaste.

39 Thomas Linacre (1460-1524) étudia lui aussi le grec à Florence et devint à Rome l'ami d'Ermolao Barbaro, grand spécialiste des textes scientifiques ; il traduisit en latin le *De Sphaera* du Ps.-Proclus (en fait quatre chapitres de l'*Introduction aux Phénomènes* de Géminos), qui eut grand succès.

40 Il y était invité par Lord Mountjoye qui lui écrivait : « Que ne peux-tu te promettre d'un prince dont tu connais parfaitement le caractère exceptionnel, presque divin, duquel tu as reçu des lettres écrites de sa main, ce qui est échu à peu de gens ? Vraiment si tu savais quel héros il se révèle, avec quelle sagesse il se conduit, quel attachement il montre pour le juste et le bon, quelle sollicitude pour les lettrés, j'oserais te jurer à mes risques et périls que tu n'aurais pas besoin d'ailes pour voler aussitôt vers nous afin de contempler cet astre nouveau et salutaire » (Érasme, *Correspondance*, cité dans *Mémoires de l'Europe*, p. 197). Le règne d'Henri VIII tint mal ses promesses. Cf. G. MINOIS, *Henri VIII*, Paris, Fayard, 1989.

41 L'ouvrage est publié en 1511 à Paris chez Gilles de Gourmont. En 1519, Hans Holbein décore de dessins à la plume l'*Éloge de la folie* (reproduits dans l'édition de ce texte, traduit du latin par Claude Blum, Paris-Genève, Slatkine, 1995).

42 Le premier Professeur Royal de grec en titre à Saint John's College, Cambridge, fut John Cheke (1514-1557) qui exerça cette fonction de 1530 à 1544, faisant surtout travailler Euclide à ses étudiants. Il fut par la suite professeur du prince Édouard et de la princesse Élisabeth, les futurs souverains.

43 Il était admis par tous les spécialistes jusqu'à une date assez récente qu'Érasme avait procuré l'édition *princeps* de la *Cosmographie* de Ptolémée. Mais cette attribution a été contestée récemment : certains ne voient en Érasme que le signataire de la Préface, en forme de lettre introductive adressée à Théobald Fettich de Kaiserslautern, datée de Fribourg en Brisgau le 1^{er} février 1533, quelques mois à peine avant sa mort. Cf. C. REEDIJK, "The story of a fallacy : Erasmus's share in the first printed edition in greek of Ptolemy's *Geography* (Basel, 1533)", dans *Theatrum orbis librorum*, T. CROISET VAN UCHELEN and *alii* eds, Utrecht, HES, 1989, p. 250-276.

Cette *Géographie* de Ptolémée, qui a fait connaître Marin de Tyr, avait été traduite en latin dès 1409 par Jacopo Angelo le Florentin et publiée dès 1475 à Vicence, puis en 1477 à Bologne, en 1478 à Rome, et surtout en 1482-86 à Ulm. Cette traduction latine avait, tout au long du ^{xv}e siècle, fait l'objet de luxueuses copies manuscrites pourvues de magnifiques cartes qui excitaient la convoitise des grands de ce monde, désireux d'en posséder un ou plusieurs exemplaires. Christophe Colomb lui-même, sur l'édition de Rome de 1478, apprenait que l'espace d'océan séparant l'extrémité occidentale de la terre connue de son extrémité orientale valait moins de 180°, et même moins de 135° si l'on en croyait Marin de Tyr ! Même avant la parution de l'édition *princeps*, à laquelle Érasme a au moins donné son appui, il n'est pas douteux que la *Géographie* de Ptolémée était bien connue en Angleterre.

b) L'*Almageste* (Simon Grynaeus ed.) ; les *Phénomènes* d'Aratos

C'est l'*Almageste*, monument incontournable de l'astronomie grecque, qui a valu à Hipparque la célébrité. L'édition *princeps* du traité de Ptolémée, due à Simon Grynaeus ⁴⁴, que Cuningham avait probablement rencontré à Heidelberg, parut à Bâle en 1538, chez J. Walderum : elle était dédiée à Henri VIII, roi d'Angleterre. Ce mathématicien souabe, ami d'Érasme (il l'assista sur son lit de mort), s'était en effet rendu en Angleterre en 1531, reçu chaleureusement par Thomas More, qui le présenta au roi, et par Cuthbert Tunstall ⁴⁵, le mathématicien anglais à qui il dédia l'édition *princeps* des *Éléments* d'Euclide, publiée à Bâle en 1533.

L'*Almageste* est un traité volumineux et d'une lecture peu facile. Pour mettre l'essentiel de son enseignement à la portée d'un plus grand public, des résumés en avaient été faits, et largement diffusés. Regiomontanus, mort en 1470, à trente-quatre ans, avait composé un *Epitome Almagesti* (en latin), publié dès 1462 avec grand succès.

La *Tétrabible* pour sa part, qui avait déjà paru dans une version latine en 1484 à Venise, fut pour la première fois publiée en grec, avec la traduction latine de J. Camerarius ⁴⁶, à Nuremberg en 1535 chez J. Froben. Une *Paraphrase* de cette

⁴⁴ Simon Grynaeus (1493-1541), réformateur allemand, ami de Calvin, fut professeur de grec à Heidelberg puis de théologie à Bâle. C'est un manuscrit appartenant au cardinal Bessarion, aujourd'hui conservé à Nuremberg, qui a servi pour l'édition *princeps* de l'*Almageste*, et aussi pour celle de la *Tétrabible*. On doit également à Simon Grynaeus une compilation géographique, *Novus orbis regionum ac insularum veteribus incognitarum* (1532).

⁴⁵ Cuthbert Tunstall (1474-1559), qui avait rencontré Érasme à Bruxelles en 1516, publia en 1522 à Londres un traité d'arithmétique dédié à Thomas More, *De arte supputandi libri IV* : c'était le premier livre de mathématiques publié en Angleterre. C. Tunstall, avec T. More, avait été chargé de missions diplomatiques par Henri VIII.

⁴⁶ La traduction seule fut imprimée à Nuremberg, aussi en 1535, par J. Petreius.

Tétrabible, censément faite par Proclus, parut également à Bâle en 1554, chez J. Oporinus, avec une préface de Mélancthon ⁴⁷.

D'accès plus facile pour les astronomes amateurs, le poème d'Aratos, les *Phénomènes*, dans la traduction latine donnée par Germanicus, avait été publié à Bologne dès 1474. Quant au texte grec, il était inclus dans le recueil des *Scriptores astronomici veteres*, édité par le célèbre imprimeur Alde Manuce ⁴⁸ à Venise en 1499. De son côté, l'imprimeur Simon de Colines publiait à Paris en 1540 les *Phénomènes* d'Aratos en grec, accompagnés de la traduction latine procurée par Cicéron. Une bonne connaissance d'Aratos était donc assurée ⁴⁹.

Le *Commentaire* d'Hipparque, si critique à l'égard de ce poème et de son inspirateur, n'est pas d'une lecture aisée ; il n'a été édité, à Florence, qu'en 1567, par Victorius, soit une dizaine d'années après l'exécution du frontispice.

c) *L'Histoire de Polybe* (c. 202-120) ; la *Géographie de Strabon*
(c. 63 av.-21 ap. J.-C.)

La *Géographie* de Strabon, traduite en latin par Guarino de Vérone et Grégoire Tifernas, fut imprimée dès 1469 ; l'édition *princeps* du texte grec ne le fut qu'en 1516, à Venise, par Alde Manuce. Guarino de Vérone qui, à Constantinople, avait suivi pendant cinq ans les cours de Manuel Chrysoloras, illustre professeur de langue et littérature grecques, voulut, à son retour en Italie, suivre les traces de son maître. Il professa le grec à Venise, à Vérone, mais surtout, de 1436 à sa mort, à Ferrare où son école, très réputée, attirait beaucoup d'étudiants étrangers, parmi lesquels de nombreux anglais. Il a très certainement été un important propagandiste pour la *Géographie* de Strabon.

Plus récemment, comme on l'a vu, la *Géographie* de Strabon, traduite en latin sur nouveaux frais par C. Heresbach, avait été publiée à Bâle, en 1523, avec le frontispice des vingt-quatre auteurs grecs et latins dessiné par Holbein.

Il est sans doute plus étonnant de voir figurer, dans cette page de titre destinée à honorer la cosmographie et ses plus authentiques représentants, Polybe l'historien, en bonne place, muni d'un instrument d'observation. Il est vrai qu'il avait consacré l'un des quarante livres de son *Histoire*, le trente-quatrième, à la géographie du monde

⁴⁷ P. Mélancthon (1497-1560), savant théologien allemand, ami de Luther, avait rédigé avec J. Camerarius (1500-1574) la *Confession d'Augsbourg*.

⁴⁸ Le Vénitien Alde Manuce (1450-1515) s'était donné pour mission de publier les principaux auteurs grecs dans la langue originale, avec ou non une traduction latine.

⁴⁹ Pierre de Ronsard (1524-1585) par exemple écrivait dans l'une de ses *Odes* (livre II, Ode 18) : « J'ay l'esprit tout ennuyé / D'avoir trop étudié / Les *Phénomènes* d'Arate : / Il est temps que je m'esbate / Et que j'aïlle aux champs jouer ».

habité, et il aurait même, si l'on en croit Géminos ⁵⁰, rédigé un traité particulier sur les régions équatoriales, supposées plus tempérées que les zones tropicales. Déporté à Rome en 167 (il y resta seize ans), Polybe avait gagné l'amitié des Scipion, les accompagnant dans leurs campagnes lointaines ; il avait visité ainsi l'Espagne, la Gaule, les Alpes et la plaine du Pô ; il assista au siège et à la chute de Carthage, longea les côtes atlantiques du Maroc, de la Maurétanie et du Portugal méridional, voyagea en Égypte, Syrie et Cilicie, toujours prêt à s'informer et à observer. Strabon cite assez fréquemment Polybe dans sa *Géographie*, critiquant sa division du globe terrestre en six zones (II, 3, 1), approuvant son interprétation des voyages d'Ulysse (I, 2, 15-17), mais aussi utilisant largement les renseignements ⁵¹ qu'il donne sur les pays qu'il a visités. Une traduction latine des cinq premiers livres de l'*Histoire*, seuls connus à l'époque, faite à la demande du pape Nicolas V par l'érudit archevêque de Siponte dans le royaume de Naples, Nicolo Perotti, parut en 1522, bientôt suivie par la première édition du texte grec, procurée par Vincent Opsopoeus et imprimée à Haguenau en 1530. L'édition de Bâle de 1549, due à Hervagius, était suivie d'une traduction latine de Wolfgang Musculus ; plus complète que la précédente, elle incluait les *Excerpta antiqua* des livres suivants ⁵².

Ainsi les auteurs représentés sur ce frontispice étaient facilement accessibles en Angleterre au public cultivé, qui était en relations amicales suivies avec beaucoup de savants étrangers. Un tel choix témoigne du goût des Anglais de ce temps pour les grands auteurs grecs et pour les sciences dont le développement avait favorisé les grandes découvertes. C'est bien un globe terrestre qui est à la place d'honneur, ce globe terrestre avec lequel on cherchait à se familiariser tous les jours davantage. Il n'est pas étonnant que Ptolémée y soit célébré de bien des manières, lui dont la *Géographie*, redécouverte, donna une impulsion décisive à l'exploration lointaine.

⁵⁰ Cf. Géminos, *Introduction aux Phénomènes*, XVI, 32-38 (éd. et trad. G. AUJAC, Paris, CUF, 1975) : « Polybe l'historien a composé un ouvrage intitulé *Régions équatoriales* (ce sont les régions situées au centre de la zone torride). Il prétend que ces régions sont habitées et jouissent d'un climat plus tempéré que les contrées situées aux frontières de la zone torride. Il commence par faire état d'informations données par des témoins oculaires qui ont visité les lieux et expérimenté les apparences célestes ; puis il raisonne en s'appuyant sur le mouvement naturel du soleil [...] À l'équateur, il se trouve que les déplacements du soleil sont rapides [...] Il est donc logique que les latitudes équatoriales soient plus tempérées, puisque le soleil ne s'attarde pas au zénith mais s'en éloigne rapidement. »

⁵¹ Polybe recommandait également aux chefs de guerre d'acquérir des notions d'astronomie et de géométrie (*Histoire*, IX, 6, 14), pour pouvoir mener à bien des opérations militaires nocturnes réclamant une évaluation précise de l'heure.

⁵² C'est Casaubon qui a inauguré le vrai travail de critique sur Polybe, en publiant en 1609, dans un gros volume, les cinq premiers livres, les *Excerpta antiqua*, et des fragments tirés des auteurs anciens, avec une traduction latine claire et précise.

III. L'encadrement, une méditation sur le temps, et la mort ?

Non moins suggestif assurément est le reste de l'encadrement. Sans doute le sens n'en est-il pas immédiatement apparent, mais on y devine aisément l'écho des préoccupations des contemporains, et des difficultés qu'ils devaient rencontrer en ces temps de bouleversements religieux et politiques.

a) Le Temps

Si le roi Salomon était le modèle de sagesse qui présidait à l'assemblée des vingt ou vingt-quatre auteurs grecs et latins, sur les frontispices dessinés par Hans Holbein, c'est le Temps, mi-vieillard ailé mi-satyre, qui domine non seulement le globe terrestre dont il élargit de jour en jour la connaissance, les astronomes et géographes grecs qui seront bientôt remplacés par leurs successeurs modernes, mais encore les disciplines du *quadrivium* qui elles aussi sont appelées à se transformer au gré des nouvelles découvertes ou des nouvelles modes.

Ce Temps, qui court inexorablement et qui, comme la Mort, fauche tout sur son passage, semble avoir été l'objet de particulières méditations en ce XVI^e siècle si troublé, où l'on continuait l'exploration du globe, où apparaissaient des civilisations jusque là inconnues, où les souverains se disputaient l'empire du monde, où la religion elle-même était contestée de toutes parts et donnait naissance à des conflits meurtriers.

L'image du Temps, dans le frontispice de John Day, n'est pas sans rappeler celle propagée en France, quelques années auparavant, par Simon de Colines. Cet imprimeur utilisa, pour signer son travail, deux marques : d'abord, de 1520 à 1527, la marque aux lapins, pourvue de ses initiales, S.D.C., puis, de 1526 à 1545, la marque du Temps, gravée par Geoffroy Tory⁵³, le célèbre auteur du *Champfleury*. Le Temps y est représenté sous la forme allégorique d'un vieillard ailé armé d'une faux, avec un arrière-train de satyre ; au dessous est gravé le mot *Tempus*, et, dans une banderole sortant de la bouche du vieillard, on peut lire *Hanc aciem sola retundit virtus*, « la vertu seule émousse cette lame » (fig. 8). Il y a eu plusieurs modèles de cette marque, de tailles différentes, mais dans tous, le Temps, ailé, est représenté avec une croupe poilue et des pattes terminées par des sabots fourchus. Il est probable que John Day, qui faisait travailler des ouvriers venus du continent⁵⁴, qui lui-même y fut peut-être exilé quelque

⁵³ Le français Geoffroy Tory (1483-1533), dans son *Champfleury* publié en 1529, a codifié le dessin des lettres de l'alphabet. Beaucoup d'imprimeurs, John Day à Londres, Jean Froben à Bâle, Simon de Colines à Paris, Alde Manuce à Venise, et bien d'autres, rivalisaient d'ingéniosité et de sens esthétique pour graver les plus beaux caractères d'imprimerie.

⁵⁴ Le Parisien François Guyot fut l'un des premiers protestants à s'installer à Anvers comme fondeur d'imprimerie. Le Guyot double pica italique fut introduit en Angleterre par John Day dans le *Cosmographical Glasse* (1559). Le fils de François, Gabriel, travailla longtemps chez J. Day. Cf. G.L. OASTLER, *John Day, The Elizabethan printer*, Oxford, 1975.

Fig. 8 : Frontispice des *Progymnasmata* d'Aphthonius, avec la marque de l'imprimeur, Paris, S. de Colines, 1535.

temps durant le règne de la reine Mary (ou plutôt le mystérieux auteur du frontispice) s'est inspiré de ce dessin de Geoffroy Tory.

La fuite du temps en effet, la fragilité de la vie humaine, dans cette époque troublée et si souvent sanguinaire, étaient des thèmes habituels de réflexion ⁵⁵. Tout autour d'un portrait de John Day l'imprimeur, publié dans l'édition qu'il a donnée en 1563 des *Acts and monuments* de J. Foxe, souvent appelé *Livre des Martyrs*, courait l'inscription *Life is death and death is life* ; John Day avait alors quarante ans.

b) La devise : *virescit vulnere veritas*

On pourrait se demander quel est le sens caché de la devise inscrite dans la banderole qui se déploie au dessous du globe terrestre. Il y est dit que « la vérité se fortifie par la blessure ». Il ne semble pas y avoir d'autres occurrences de cette formule, mais elle fait irrésistiblement penser à celle, bien connue celle-là, qui était la devise d'Oronce Finé. Ce célèbre Dauphinois, fier d'être né à Briançon, concluait souvent ses traités par l'hémistiche *virescit vulnere virtus* « sa blessure accroît son courage », ou l'inscrivait dans les frontispices de ses œuvres ⁵⁶.

Cette expression (avec *virtus*) est sans aucun doute empruntée à Aulu-Gelle, un auteur du II^e siècle ap. J.-C. ⁵⁷, très en vogue au XVI^e siècle. Dans *les Nuits attiques*, il s'indignait que l'on puisse reprocher à un poète d'inventer des mots ; il prenait la défense, contre un grammairien trop pointilleux, du poète Furius d'Antium, accusé de dégrader la langue latine en forgeant des inchoatifs comme par exemple *virescere*

⁵⁵ Est-il utile de rappeler la fameuse *Danse des morts*, de Hans Holbein, publiée à Lyon en 1538 par M. et G. Treschsel, sous le titre *Les simulacres et historiées faces de la mort*, mais dont les dessins, prêts à être gravés sur bois, avaient été achevés par le peintre avant son départ de Bâle en 1526.

⁵⁶ On trouve cette devise en lettres capitales sur le frontispice de la *Protomathesis*, Paris, G. Morthius et J. Pierre, 1532 (déjà citée aux notes 6 et 23), ou, en fin de page, sur celui des *Commentaires aux six premiers livres d'Euclide*, Paris, Simon de Colines, 1536.

⁵⁷ Cf. Aulu-Gelle, *Noctium atticarum libri XIX*, Bâle, 1519 ; l'édition *princeps* avait été publiée à Rome en 1469 et souvent réimprimée. En 1432, Guarino de Vérone avait fait une importante révision du texte ; des copies de cette révision parvinrent en Angleterre. Dans une lettre (1497) à Christian Northoff, à qui il recommandait la lecture des bons auteurs, Érasme écrivait : « Qui inviterons-nous donc à dîner avec nous ? Sera-ce Macrobie ? Eh bien, qu'il vienne ! Ou Aulu-Gelle, qui est un convive encore plus aimable, ou Apulée dont la sagesse est riante ? » (cité par MARGOLIN, *Érasme*, p. 20). En 1509, à Sienne, Érasme avait acheté un Aulu-Gelle. L'auteur des *Nuits attiques* accompagnait Plinie sur les frontispices des écrivains célèbres de l'Antiquité, peints par Holbein.

(« reverdir, retrouver sa vigueur ancienne ») et il citait le vers dans lequel se trouvait l'hémistiche adopté comme devise par Oronce Finé ⁵⁸.

Mais, dès 1521, la « Vérité » était devenue un cri de ralliement pour la religion réformée ⁵⁹. « *Veritas de terra orta est* » était la marque de fabrique de l'imprimeur strasbourgeois John Knobloch qui publiait les écrits de Luther, de Mélanchthon, et autres réformés. Au dire de ces zélés propagandistes, la Vérité chrétienne était enfin libérée par le Temps, après sa trop longue captivité sous l'hypocrisie romaine.

De son côté, la très catholique Mary Tudor, qui s'était donnée pour mission d'éradiquer le protestantisme, voulait elle aussi s'approprier la Vérité en prenant pour devise *Veritas filia temporis*, une formule également empruntée à Aulu-Gelle ⁶⁰ qui l'attribuait à « un autre des poètes anciens dont je n'ai pas le nom à l'esprit maintenant ». Mary Tudor utilisait cette formule sur ses armes, sur son cachet royal et sur sa monnaie, pour signifier que « le temps était accompli et avait apporté avec lui la Vérité, longtemps bannie du royaume ». Et elle portait comme emblème le Temps ailé tirant la Vérité d'une caverne. Sa mort, survenue après seulement cinq ans de règne, mit fin aux persécutions dirigées contre les protestants. Élisabeth, qui lui succéda en 1558, mit un point d'honneur à conserver cette devise, mais en lui accordant un tout autre sens ⁶¹, et elle rétablit en Angleterre la Réforme initiée par son père.

Pour John Day, qui avait eu à se plaindre de l'intransigeance de la *bloody Mary*, la substitution de *Veritas* à *Virtus* était probablement une manière de proclamer que la Vérité en matière religieuse, celle qu'il défendait, finissait toujours par triompher, en dépit ou même à cause des difficultés. En 1559 en effet, Élisabeth venait de remplacer Mary Tudor sur le trône d'Angleterre.

c) Mercure et l'astrologie

Si le Temps domine les divers éléments du frontispice, sur le socle règne Mercure, le fils de Zeus et de Maïa, fille d'Atlas. On le représentait traditionnellement coiffé d'un chapeau plat avec des ailes, chaussé de sandales elles aussi munies d'ailes et tenant à la main sa baguette magique, le caducée. Il était le messager de Zeus, mais aussi le dieu

⁵⁸ Cf. Aulu-Gelle, *Nuits attiques*, XVIII, 11, 4. Le vers entier est cité par F. Nietzsche, dans l'Avant-Propos du *Crépuscule des idoles* (trad. H. ALBERT, Paris, Flammarion, 1985, p. 69) : « Depuis longtemps une sentence dont je cache l'origine à la curiosité savante a été ma devise : *Increscunt animi, virescit vulnere virtus*. »

⁵⁹ Cf. Fritz SAXL "Veritas filia temporis", in *Philosophy and History*, R. KLIBANSKY et H.J. PATON eds, Gloucester Mass., Peter Smith, 1975, p. 197-222.

⁶⁰ Cf. Aulu-Gelle, *Nuits attiques*, XII, 11, 7. Érasme, dans ses *Adages*, citait cette phrase, ainsi qu'une autre, assez voisine, *Tempus omnia revelat* (II, 4, 17), qu'il rapportait à Tertullien, *Apol.* VII, 13.

⁶¹ Spenser le poète (c. 1558-1589) utilisa la même devise, dans sa *Fairy Queen*, pour annoncer les triomphes futurs de l'Angleterre.

des voleurs, du commerce et des marchés. Il était encore le guide solennel des Morts, celui qui menait les âmes à leur dernière demeure.

Le Mercure du frontispice n'est pas ce jeune homme alerte et gracieux que montrent les statues antiques. Il est barbu, bien en chair, complètement vêtu, mais sans ailes à ses chausses, s'il en a sur son chapeau. Il est confortablement assis sur un nuage, et tend le bras peut-être vers la Vierge, représentée à sa gauche. Y a-t-il là une allusion discrète à la reine Élisabeth, nouvellement montée sur le trône ? On sait que l'astrologie était très appréciée à l'époque, dans l'Angleterre comme ailleurs. John Dee, l'ami de Gemma Frisius, de Gérard Mercator, d'Oronce Finé, mais aussi des anglais William Cuninghame et Robert Dudley, avait été emprisonné en 1555 pour avoir montré à Élisabeth l'horoscope de la reine Mary Tudor, qui annonçait la fin prochaine de son règne. Ce fut lui qui choisit le jour du couronnement d'Élisabeth, dont il devint l'astrologue attitré. Parmi les nombreux ouvrages non publiés de cet étrange personnage, qui fut aussi un grand savant et un amoureux des livres, figurait un *Mercurius Caelestis* qu'il avait rédigé en 1549 à Louvain ⁶² et dans lequel il montrait en termes de néo-platonisme que Mercure était le symbole de la divine raison des choses ⁶³.

IV. Conclusion

Ce frontispice qui annonçait le *Miroir Cosmographique* de W. Cuninghame n'a certainement pas été improvisé par un artiste banal. Il s'inscrit dans une tradition qui visait à faire du livre un objet d'art, en même temps qu'un instrument éducatif. Holbein, Oronce Finé s'y étaient illustrés, encouragés par les imprimeurs, pionniers en la matière, comme Jean Froben à Bâle ou Simon de Colines à Paris. Mais ce qui fait l'originalité de cette page de titre, c'est qu'elle rend un vibrant hommage aux astronomes et géographes grecs, à ces spécialistes trop longtemps méconnus, qui furent les premiers pourtant à œuvrer avec grand succès pour la connaissance, au moins théorique, du globe terrestre dont ils ne pouvaient expérimenter qu'une faible partie ; la redécouverte au XV^e siècle de

⁶² Ce renseignement est donné dans une Lettre écrite en 1595, signée John Dee, et imprimée par Peter Short en 1599, où il énumère ses ouvrages publiés et ceux qui, entièrement rédigés, n'ont pas été imprimés. En 1582, John Dee avait rencontré un étrange personnage, un medium, Edward Kelly Talbot, avec qui il entreprit de voyager en Europe. Il revint ruiné de cette aventure, trouvant sa riche bibliothèque presque entièrement pillée et dévastée : par cette lettre, dans laquelle il rappelait ses services passés, il sollicitait l'aide de la souveraine. John Dee, tout passionné qu'il fût par l'astrologie et les sciences occultes, reconnaissait la supériorité mathématique de la théorie héliocentrique proposée par Copernic.

⁶³ Cf. Richard DEACON, *John Dee, scientist, geographer, astrologer and secret agent to Elizabeth*, London, Fr. Muller, 1968. En 1556, John Dee avait présenté à la reine Mary des plans pour une bibliothèque royale, qui ne vit jamais le jour. Aussi décida-t-il d'en créer une lui-même, ouverte au public, dans sa demeure de Mortlake. Cf. J. ROBERTS and A. WATSON, *John Dee's Library catalogue*, London, The Bibliographical society, 1990. Voir aussi, F.A. YATES, *Theatre of the world*, London, Routledge and Kagan Paul Ltd, 1969.

la *Géographie* de Ptolémée, fût-ce en traduction latine, fut décisive pour donner aux explorateurs modernes l'envie et l'espoir de découvrir des terres nouvelles.

Le retour aux sources grecques authentiques, la diffusion des sciences dans le langage du pays, la saine émulation entre imprimeurs ou artistes, les rapports amicaux entre savants par delà les frontières, donnent à ces temps si troublés au plan politique ou religieux une coloration culturelle tout à fait particulière. Le célèbre portrait des *Ambassadeurs* (fig. 9), mettant en scène les Français Jean de Dinteville et George de Selve, peint par Holbein en 1533 à Londres où il venait de s'établir, montre bien l'esprit d'ouverture des contemporains, leur goût pour les disciplines du *quadrivium*⁶⁴, leur soif de paix et d'harmonie, avec, aussi, une constante méditation sur la vie et la mort⁶⁵. Les livres sur l'étagère⁶⁶ prônent la réconciliation entre luthériens et catholiques ; la corde brisée du luth évoque la fragilité de l'existence ; au premier plan, l'anamorphose d'un crâne symbolise la devise, *Memento Mori*, de Jean de Dinteville, commanditaire du tableau⁶⁷.

C'est aussi sous le signe du Temps qui fuit qu'étaient placés, par l'auteur du frontispice, les savants grecs et les disciplines du *quadrivium*. Vision mélancolique d'un siècle qui semblait faire si peu de cas de la vie humaine, facilement sacrifiée au gré des passions religieuses ou des vicissitudes politiques, mais qui n'en gardait pas moins la ferme espérance de progrès futurs, d'un avenir riche en découvertes, d'un élargissement constant des connaissances, dans le respect des Anciens⁶⁸.

GERMAINE AUJAC

Université de Toulouse II-Le Mirail

6, boulevard Joffre

F-92340 Bourg-La-Reine

aujac.germaine@wanadoo.fr

⁶⁴ Dans l'*Éloge de la folie* d'Érasme, Holbein a représenté un savant tenant un globe terrestre d'une main, une sphère armillaire de l'autre ; à ses pieds, un tableau de chiffres, un compas, une harpe, complètent les disciplines du *quadrivium*. Plus loin, un Atlas, genoux pliés, porte la sphère céleste (aux dix cercles concentriques).

⁶⁵ Jean de Dinteville, qui porte le médaillon de l'ordre de Saint Michel, et dont le couvre-chef est orné d'une broche représentant un crane, avait alors vingt-neuf ans comme indiqué sur l'étui de sa dague ; il mourut en 1555, à cinquante-et-un ans, dans son château de Polissy dans l'Aube, qu'il passa ses dernières années à rebâtir. George de Selve, son ami, évêque de Lavaur, alors âgé de vingt-cinq ans, ne dépassa pas les trente-deux ans.

⁶⁶ À gauche, est représenté le *Mémoire du commerçant* de Peter Apian, publié en 1527. À droite, près de l'évêque, le livre de cantiques de John Walter, paru en 1524, mettant en musique les psaumes traduits par Martin Luther, est ouvert à la page de l'hymne luthérien : « Viens, Esprit Saint, inspirer nos âmes. »

⁶⁷ Cf. J. NORTH, *The ambassadors' secret. Holbein and the world of the Renaissance*, London and New York, 2002.

⁶⁸ N. Copernic, dans le *De revolutionibus*, publié en 1543, présentait son hypothèse comme la simple continuation de théories initiées par les Pythagoriciens, dont un certain Hikétas de Syracuse, cité par Cicéron dans les *Premiers Académiques*, II, 30.

Fig. 9 : *Les Ambassadeurs*, de Hans Holbein, tableau peint à Londres en 1533.